



# Bienvenue à Gattaca

*Gattaca*

de Andrew Niccol

## Fiche technique

USA - 1998 - 1h46

Couleur

Réalisation et scénario :

**Andrew Niccol**

Musique :

**Michael Nyman**

Interprètes :

**Ethan Hawke**

(Vincent/Jerome)

**Uma Thurman**

(Irene)

**Gore Vidal**

(le directeur Josef)

**Xander Berkeley**

(Lamar)

**Jayne Brook**

(Marie)

**Elias Koteas**

(Antonio)

**Una Damon**

(l'infirmière en chef)

**Blair Underwood**

(le généticien)

**Mason Gamble**

(Vincent enfant)

**Vincent Nielson**

(Anton enfant)



## Résumé

L'histoire se déroule dans un futur proche. La science a vaincu les secrets de la génétique. On peut dès la conception d'un enfant, le protéger de toute maladie et orienter ce qu'il sera. Gattaca est un centre d'étude et de recherche pour les meilleurs de ces jeunes au patrimoine génétique

impeccable, pour ceux qui portent en eux la promesse d'une longue vie de succès. Là, ils sont formés et conçoivent d'ambitieux programmes spatiaux. Vincent, lui, est un enfant naturel ; son cœur est fragile, et il ne sait pas de quoi il mourra. Mais il rêve : partir aux confins de l'espace... Jerome

L E E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

Eugene Morrow avait tout du candidat idéal pour Gattaca, jusqu'à ce qu'un accident ait réduit son avenir à néant. Chacun des deux va permettre à l'autre d'obtenir ce qu'il souhaite...

## Critique

Enfin un film de science-fiction (d'anticipation serait sans doute plus juste) qu'on peut vous montrer ! Qui ne se contente pas d'être un jeu vidéo géant bourré d'effets spéciaux mais qui crée un vrai univers, qui invente des personnages crédibles et attachants, qui suggère aussi quelques interrogations sur le futur possible de la société humaine.

Entendons-nous bien, il ne s'agit pas de crier au chef-d'œuvre, mais bien de se réjouir de dénicher un bon film, adulte, dans un genre phagocyté par l'esprit B.D. le plus infantile et par la surenchère pyrotechnique. Nous sommes donc ici à des années-lumière du **Cinquième élément** ou de **Independence day** (ouf !), nous retrouvons l'ambiance et l'inspiration de *1984*, ou du *Meilleur des mondes*...

L'histoire se déroule dans un futur indéterminé, mais pas si lointain. La traduction visuelle de cet avenir imaginable est parfaitement cohérente : l'environnement et les décors sont très proches de ce que nous connaissons actuellement dans nos sociétés industrielles. Avec juste un léger décalage, c'est encore plus technologique, plus métallique, plus clean, plus froid...

Vincent est un enfant naturel, né hors programme de conception, hors surveillance. Son cœur est fragile, son organisme n'est pas fait pour durer. Il n'est pas valide. Mais il a des désirs, et un rêve : partir, explorer l'espace...

A l'opposé, Jerome Eugene Morrow avait tout du candidat idéal pour Gattaca. Génétiquement parfait, scienti-

fiquement programmé pour la réussite. Jusqu'à ce qu'un accident vienne briser une si belle ligne de vie, le clouant sur un fauteuil roulant...

Les deux vont conclure un drôle de pacte, dangereux en diable. Vincent assure, matériellement et financièrement, la survie de Jerome. En échange, Jerome s'efface. Vincent devient Jerome. Il lui prend un peu de ses signes extérieurs de santé, et il peut ainsi s'introduire dans l'univers strictement surveillé de Gattaca, déjouer chaque jour les systèmes de contrôle et d'identification génétique, approcher de la réalisation de son rêve.

A partir de là, **Bienvenue à Gattaca** décrit la progressive contamination d'un monde supérieurement organisé, rigoureusement aseptisé et impeccablement fonctionnel par un élément incorrigiblement perturbateur : le facteur humain...

*La Gazette Utopia n°182*

L'image est d'un bleu limpide. On croit d'abord voir l'azur du ciel. Petit à petit, on s'aperçoit qu'il s'agit de la lumière d'un microscope électronique. Nous sommes à Gattaca, dans le laboratoire d'un centre de perfectionnement réservé à l'élite de la société. Une foule d'employés uniformes s'affairent en silence sur des ordinateurs. Architecture lisse, décor d'une propreté maniaque, quadrillé par des nettoyeurs vigilants. La moindre poussière, le plus infime débris est recueilli, classé, analysé... Tout semble fait pour que rien n'enraie une mystérieuse organisation obsédée par l'idée de perfection.

Ici, la génétique a pris le pouvoir. En une fraction de seconde, tel un diktat implacable, l'examen d'une microgoutte de sang détermine l'avenir d'un nouveau-né. Les humains sont classés en deux catégories : «non-valides» et «valides». Les premiers sont confinés aux tâches les plus viles. Les seconds forment

l'élite. Et «l'élite de l'élite», surentraînée, pourra s'envoler pour Titan, une des lunes de Saturne, dont on parle comme d'une Terre promise. Vincent (Ethan Hawke) est «non valide». Des perturbations neuropsychologiques et un souffle au cœur lui interdisent à jamais de réaliser son rêve : embarquer dans une de ces fusées qui transportent les «navigateurs de première classe». Un jour, Vincent a l'idée d'une machination diabolique, qui va lui permettre de se faire passer pour «valide».

Sans effets spéciaux ni gadgets, Andrew Niccol - un nouveau venu qui a signé le scénario et dont c'est la première réalisation - renouvelle avec éclat le film de science-fiction. On pense à Orwell ! (*1984*) ou à Aldous Huxley (*Le Meilleur des mondes*), et pourtant tout est ici comme revivifié. La fable sur les dérives de la science se double d'un remarquable thriller. Le directeur d'une mission est assassiné. On ouvre une enquête. Vincent est menacé. Combien de temps déjouera-t-il le diabolique système de surveillance de Gattaca ? L'intrigue flirte aussi avec le drame psychanalytique : le flic chargé d'enquêter est en effet le frère de Vincent. Entre eux, la rivalité remonte à l'enfance. Ils vont s'affronter de manière décisive.

Andrew Niccol entrelace les différents niveaux du récit avec brio. Il ne dramatise jamais de manière artificielle. Il fait monter la pression, lentement. Il aère l'action de clins d'œil (l'efficacité génétique aboutit à créer des pianistes à douze doigts). Bref, il maîtrise parfaitement cet univers qu'il a créé de toutes pièces.

Une mise en scène précise, soucieuse du moindre détail, orchestre un ballet de regards vides et de visages fermés, puisque à Gattaca le visage de l'autre importe moins que son identité génétique affichée sur les minidétecteurs des forces de l'ordre. Une froide lumière d'aquarium baigne cette non-vie, aseptisée, normalisée et où tout le monde surveille tout le monde, tandis que l'identi-

té des «valides» est contrôlée et recon-  
trôlée jusqu'à la névrose.

Dans cet univers implacable aux engre-  
nages bien huilés, Vincent est le grain  
de sable, l'homme à abattre. Avec son  
cœur qui bat la chamade, il symbolise  
toutes les résistances. Le refus aussi  
d'une discrimination sociale monstrueu-  
se. Parce qu'il refuse de voir son destin  
déterminé par son ADN, il va risquer sa  
vie. Par amour aussi, quand il rencontre  
Irene (Uma Thurman), une surveillante à  
qui il apprend qu'un jour viendra le  
temps de la révolte. On ne peut qu'être  
saisi de mélancolie quand, ensemble, ils  
regardent s'envoler les fusées à l'horizon,  
tandis que s'élève la belle musique  
de Michael Nyman.

Andrew Niccol a situé son histoire  
«dans un futur pas si lointain». A l'heure  
des brebis clonées, qui oserait prétendre  
qu'il s'agit uniquement de science-fic-  
tion ?

Bernard Génin  
Télérama n°2520 - 29 Avril 1998

## Entretien avec le réalisateur

*Il est rare à Hollywood qu'une «major»  
offre à un jeune cinéaste la possibilité  
de réaliser son premier film d'après son  
propre scénario. Comment avez-vous  
réussi ce tour de force ?*

Je me demande encore si les cadres de  
la Columbia ne se sont pas trompés, et  
s'ils ne m'ont pas confondu avec Mike  
Nichols ! Des amis m'ont aussi soupçon-  
né de posséder des photos compromet-  
tantes des chefs du studio - me deman-  
dant, au passage, si je pouvais leur  
prêter. Plus sérieusement, je crois que  
l'histoire a bien fonctionné. **Bienvenue  
à Gattaca** n'est pas mon premier scé-  
nario : auparavant, j'ai écrit **The  
Truman show** le nouveau film de Peter  
Weir, avec Jim Carrey, qui sort dans  
quelques semaines aux Etats-Unis. Pour  
les producteurs, c'était une garantie. Il  
se trouve que j'ai du mal à écrire sans  
me projeter dans le concret : le choix  
des décors, des costumes, etc. A ce  
stade, quand j'ai demandé, de façon un  
peu déraisonnable, si je pouvais réaliser  
le film, la Columbia a décidé de prendre  
le risque. Sans cela, le scénario serait  
probablement encore dans un placard...

*Quel a été votre parcours avant d'écrire  
ces deux scripts ?*

Je suis originaire de Nouvelle-Zélande.  
Là-bas, il n'y a pour ainsi dire pas  
d'industrie cinématographique. La plu-  
part des cinéastes néo-zélandais ont  
quitté le pays. J'ai commencé à tra-  
vailler sur des films publicitaires à  
Londres : une bonne école, parce que les  
spots britanniques accordent plus  
d'importance à l'histoire qu'à l'image.  
Pour pouvoir faire des films de plus de  
soixante secondes, je suis parti pour  
Hollywood. Le problème est que mes  
idées ont tendance à coûter cher... Si  
mon imagination me portait vers des  
films comme **My dinner with André**  
[film à deux personnages et un décor  
unique, réalisé par Louis Malle en 1981,  
NDLR], je pourrais sans problème me

passer du système hollywoodien.

***Bienvenue à Gattaca** se présente  
comme un film de science-fiction. Et  
pourtant, on a l'impression qu'il nous  
parle surtout d'aujourd'hui, de notre  
époque. C'est ce que vous recherchez ?*

En écrivant le scénario, je n'ai pas réali-  
sé tout de suite qu'il s'agissait d'un film  
de science-fiction. Si vous retirez tout  
l'environnement futuriste, il s'agit d'une  
histoire de toujours : celle du triomphe  
de la volonté humaine. Je suis attiré par  
les héros qui déjouent les pronostics,  
qui refusent de s'arrêter aux obstacles  
placés sur leur chemin. Un exemple :  
Franklin D. Roosevelt, que la polio avait  
laissé paralysé, et qui s'est rendu comp-  
te qu'il ne pourrait pas se faire élire si  
on ne le voyait que dans son fauteuil  
roulant. Il a demandé à ses deux fils de  
s'entraîner à le porter, un sous chaque  
bras. Grâce à eux, en public, il avait l'air  
de marcher...

*Ce que vous dites des progrès de la  
génétique ne concerne pas seulement  
l'avenir...*

Non, la discrimination génétique est  
d'ores et déjà une réalité : des sociétés  
recrutent en se fondant sur des tests  
génétiques, des compagnies d'assu-  
rances refusent des polices sur la base  
de ces mêmes tests. Nous sommes à  
une époque charnière. Et je n'ai aucune  
réponse, seulement des interrogations.  
Au départ, les manipulations génétiques  
sont un don du ciel pour ceux qui ont  
une maladie héréditaire. Mais la frontiè-  
re entre la santé et le confort est très  
floue... Etre chauve, c'est une maladie ?  
Et la timidité ? La différence est subtile  
entre un geste humain - s'assurer que  
son enfant n'aura pas la maladie  
d'Alzheimer - et un geste inhumain -  
tout faire pour qu'il mesure 1,90 mètre  
et soit un génie.

*La peinture que vous faites du futur est  
particulièrement convaincante. Y a-t-il  
des films de science-fiction qui vous ont*

*inspiré ? On croit reconnaître l'escalier d'Alphaville...*

L'escalier en colimaçon de l'appartement du héros doit moins à Godard qu'aux biologistes Watson et Crick, les premiers à avoir visualisé la structure en double hélice de la molécule d'ADN... Mais je ne veux pas citer d'influence spécifique : tout m'influence. Aussi bien le cinéma, dans son ensemble, que quelque chose que je vois dans la rue sur le chemin du bureau. Je ne sais plus qui a dit que l'art était un « pillage sélectif »... J'avais aussi des contraintes budgétaires assez strictes. Pas question de construire un futur en partant de zéro. Ce qui, en un sens, m'arrangeait : je voulais que le monde de Gattaca soit suffisamment familier, accessible pour que l'histoire reste proche des spectateurs. Avec l'équipe déco, nous avons un credo : « Pas de motos volantes, pas d'uniformes à épaulettes... » Pour l'extérieur de la Gattaca Aerospace Corporation, nous avons utilisé le dernier bâtiment construit par Frank Lloyd Wright. Il a été dessiné dans les années 60, alors que les gens considéraient encore l'avenir avec optimisme. Il y a quelque chose d'héroïque, de triomphant dans cette architecture. J'aime son côté aérodynamique, tout en ronds et en courbes. C'est un des motifs du film : dans un monde où un seul cheveu peut vous trahir, il ne peut pas y avoir d'angle où se cacher...

*Quel a été le travail sur les couleurs ?*

A Gattaca, les couleurs sont hiérarchisées : l'élite est vêtue de bleu, teinte plutôt optimiste ; les classes moyennes - par exemple, les inspecteurs - portent du noir ou du gris, en-dessous les vêtements sont d'un brun terne. Pas d'uniformes, mais une uniformité. Comme nous ne pouvions reconstruire le monde, nous l'avons « peint » : grâce aux filtres, le monde d'aujourd'hui paraît différent. Ainsi les extérieurs sont-ils volontairement très jaunes. Age d'or ou jaune bilieux comme celui d'une jaunisse ?

Le cachet esthétique du film tient pour beaucoup aux collaborateurs que j'ai choisis : le point commun entre le décorateur, Jan Roelfs, le musicien, Michael Nyman, et le chef opérateur, Slawomir Idziak, c'est qu'aucun d'entre eux n'est américain. En plaisantant, on se disait que, dans les magasins de vidéo, **Bienvenue à Gattaca** atterrirait dans la section « films européens » !

*Votre prochain film sera un film de science-fiction ?*

Pas sûr. Je réfléchirai à deux fois avant de me replonger dans le futur. Parce que le plus difficile est de faire sans cesse des prédictions, qui n'ont rien à voir avec l'histoire elle-même. « Andrew, à quoi ressemblent les téléphones, à Gattaca ? Et d'abord, est-ce qu'il y a des téléphones ? Quels stylos utilisent-ils ? A quoi ressemble l'argent ? » Je devais chaque jour répondre à une douzaine de questions de ce genre, le nez dans ma boule de cristal. Dans un film contemporain, vous devez choisir entre deux lampes. Dans un film de science-fiction, vous devez décider si les lampes existent encore ! C'est épuisant !

Propos recueillis par Aurélien Ferenczi  
*Télérama n°2520 - 29 Avril 1998*

## Le réalisateur

**Gattaca** marque les débuts d'Andrew Niccol comme réalisateur de cinéma. Il s'agit de son propre scénario original. Né en Nouvelle-Zélande, Niccol se décrit lui-même comme un nomade qui a trouvé sa voie dans le cinéma à Londres. Il y est en effet devenu un scénariste et un réalisateur de films publicitaires très recherché. Il s'est depuis établi à Los Angeles pour y faire des films « qui durent plus longtemps que soixante secondes », selon ses propres termes. Son prochain projet sera **The Truman show**, film réalisé par Peter Weir d'après un autre scénario original, et interprété par Jim Carrey.

## Filmographie

<b>Gattaca</b>	1998
Bienvenue à Gattaca	

### Documents disponibles au France

Positif n° 447  
Cahiers du Cinéma n° 523  
Dossier Distributeur